

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 130 (1985)
Heft: 4

Artikel: Alfred-Victor de Vigny au travers de ses écrits
Autor: Della Santa, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344594>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Alfred-Victor de Vigny au travers de ses écrits

par le brigadier Jean Della Santa

Introduction

Cet article ne représente pas une étude approfondie de l'œuvre de Vigny. Il n'en a ni les dimensions ni l'aspect technique. Il s'agit plutôt de mettre en valeur et de rendre hommage à l'écrivain par la présentation de nombreuses citations. On ne saurait en effet mieux montrer le style, les idées et la personnalité de Vigny que par ses écrits. Espérons que cet aperçu amènera le lecteur à lire Vigny.

Bref regard historique

Né en 1797, Vigny a 17 ans lors de la rentrée des Bourbons. Ses parents obtinrent pour lui un brevet de gendarme du roi, c'est-à-dire de sous-lieutenant aux escadrons nobles des gendarmes rouges.

Sa mélancolique carrière des armes débute par un accident d'équitation : au cours de manœuvres, il se casse une jambe. Il apprend, encore souffrant, que Napoléon a débarqué dans le golfe Juan et marche sur Paris. Vigny escorte Louis XVIII jusqu'à Gand. Son unité, d'abord licenciée, est reconstituée au terme des Cent Jours. La Maison rouge, devenue impopulaire, est dissoute. Voici Vigny incorporé comme lieutenant dans une légion d'infanterie. En 1816, nous le retrou-

vons à nouveau sous-lieutenant dans un corps aristocratique : la Garde royale à pied. Il ne rétrograde pas, car ce grade est l'équivalent de celui de lieutenant dans un régiment de ligne.

En 1823, il est capitaine en premier au 55^e régiment d'infanterie avec l'espoir de prendre part à l'expédition d'Espagne. Hélas, son bataillon ne dépassera pas les Pyrénées ! Las d'attendre un avancement, déçu, il demande sa réforme. Le 30 mars 1827, il est déclaré, pour raisons de santé, « impropre au service militaire ».

Il aura vécu quatorze ans sous l'uniforme avant de commencer sa vraie carrière, celle d'écrivain. Il devait s'éteindre solitaire en 1863.

Analyse de la pensée et de la personnalité de Vigny

Alors que je m'apprêtais à démontrer que nos jeunes officiers de carrière étaient aujourd'hui plus au courant des grandes doctrines stratégiques et mieux préparés techniquement que leurs camarades plus âgés – mais qu'il m'arrivait parfois de douter de la valeur éducative et morale de l'enseignement dispensé –, je découvris cette citation de l'écrivain : « A ceux qui viennent des écoles où on a parlé stratégie, balistique, géographie, on a cherché à développer leur intelligence

militaire, mais bien peu leur cœur militaire: on leur a enseigné à instruire leurs hommes, leur a-t-on fait comprendre qu'il fallait d'abord les aimer et conquérir leur affection?» et, plus loin, il se plaint de «cette jeunesse envoyée sans cesse par les écoles militaires et arrivant toute bardée de chiffres avec une assurance de lauréat».

Servitude et Grandeur militaires, ce poème épique de la désillusion, est peut-être bien l'ouvrage par excellence de Vigny. Lors de la Première Guerre mondiale, ce fut l'un des ouvrages qui accompagna le plus souvent les combattants qui, au fond des tranchées, face au danger, recherchaient une consolation les aidant à mieux «vivre» la camaraderie, à savoir «commander et obéir», à «accepter» la mort.

Vigny vint à l'armée comme on entrait en religion: il attendait de celle-ci une vie glorieuse et aventureuse; il ne put qu'y partager une existence monotone, pacifique, où l'ennui revient comme un leitmotiv. Bien entendu, la motivation, pour entreprendre la carrière des armes, résultait de solides traditions familiales: «Les récits de famille ont cela de bon, qu'ils se gravent plus fortement dans la mémoire que les narrations écrites; ils sont vivants comme le conteur vénéré, et ils allongent notre vie en arrière, comme l'imagination peut l'allonger en avant dans l'avenir.»

Il pourrait m'être objecté que les méditations de ce penseur militaire

sont désuètes, dépassées, et ne correspondent plus à l'actualité. Je n'en crois rien et vais démontrer combien il est resté actuel; on croirait parfois lire le livre du général Etienne Copel, sous-chef de l'état-major de l'Armée de l'air française, édité en 1984: «... on ne peut que trop hâter l'époque où les armées seront identifiées à la Nation», et encore: «Les armées permanentes embarrassent leurs maîtres.»

Même son environnement nous semble actuel. Il fuit la mode débrailée d'après 1830. Poils et crasse sont les symboles de la paresse, de la sottise et de l'irréflexion. «On ne fraye pas, quand on a l'âme noble, avec la pouillerie vestimentaire et la médiocrité spirituelle. On se ménage un îlot d'élégance et de méditation, ce qui implique nullement une séparation et un oubli entier des hommes et de la société, mais une retraite où l'âme puisse se recueillir en elle-même, puisse jouir de ses propres facultés et rassembler ses forces pour produire quelque chose de grand.»

Cent cinquante ans plus tard, nous pouvons nous poser la même question que Vigny: «Que nous reste-t-il de sacré? Dans le naufrage universel des croyances, quels débris où se puissent rattacher encore les mains généreuses? Hors l'amour de bien-être et du luxe d'un jour, rien ne se voit à la surface de l'abîme. On croirait que l'égoïsme a tout submergé; ceux mêmes qui cherchent à sauver les âmes et qui plongent avec courage se sentent prêts à être engloutis.»

Vigny n'est pas un pacifiste, il se démarque clairement: «Quand l'Armée tourne sa poitrine de fer du côté de l'étranger, cela doit être!», et encore: «Les civilisations finissent par l'invasion.» Mais il entrevoit un monde meilleur et déplore la guerre: «De combien d'assassinats se compose une grande bataille? Voilà un des points où notre raison se perd et ne sait que dire. C'est la guerre qui a tort et pas nous! [...] Comment Dieu, qui est l'auteur de la Société des individus, n'a-t-il pas permis que l'homme, sa créature chérie, qui a reçu le caractère divin de la perfectibilité, n'ait pas essayé de s'élever jusqu'à la Société des Nations?»

Serait-il le précurseur de notre règlement de service qui prévoit la possibilité de refuser un ordre contraire à l'honneur? «Il faudra bien que l'on en vienne à régler les circonstances où la délibération sera permise à l'homme armé, et jusqu'à quel rang sera laissée libre l'intelligence, et avec elle l'exercice de la Conscience et de la Justice. [...] Ne viendra-t-elle jamais, la loi qui, dans de telles occurrences, mettra d'accord le Devoir et la Conscience?»

Ce véritable visionnaire entrevoit la création de la Société des Nations ou de l'ONU, des USA ou de l'Europe unie: «Le temps où les Armées et la guerre ne seront plus, et où le globe ne portera plus qu'une nation unanime sur ses formes sociales; événement qui, depuis longtemps, devrait être accompli.»

Vigny qui a su si bien idéaliser «la religion de l'honneur» de l'homme de guerre juge celle-ci déjà avec toute la clairvoyance qui ne se manifestera vraiment qu'au XX^e siècle: «Les armées et la guerre n'auront qu'un temps, il n'est pas vrai que, même contre l'étranger, la guerre est divine; il n'est point vrai que la terre soit avide de sang. La guerre est maudite de Dieu et les hommes mêmes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées.» Parlant toujours de la guerre: «Devant de telles infortunes, toute parole est faible ou cruelle. Tout ce que l'on peut dire est trop pour le cœur que l'on déchire ou trop peu devant l'horreur de l'événement.»

Quelle lucidité, quelle précise appréciation de ce qui devait assombrir les XIX^e et XX^e siècles: «Qu'il ne soit jamais possible à quelques aventuriers parvenus à la dictature de transformer en assassins quatre cent mille hommes d'honneur, par une loi d'un jour comme leur règne.» Pour éviter le culte de la personnalité et le danger d'un régime dictatorial, il avertit: «Je n'ai qu'une chose à vous recommander, c'est de vous dévouer à un Principe plutôt qu'à un Homme. L'amour de votre patrie en est un assez grand pour remplir tout le cœur et occuper toute une intelligence.» Rien ne lui échappe dans ses prédictions, il assure que «La naissance du prolétariat usinier allait changer l'axe de la

morale et du bonheur social.» Alors quelle solution propose-t-il?: «Spiritualiser la nation. [...] La civilisation relève de deux conditions: la liberté du solitaire, c'est-à-dire le respect de l'individu; l'ordre dans la société.»

Pourtant, hélas, ce visionnaire au sens moral élevé se prend à son propre piège, comme nos pacifistes d'aujourd'hui et de toujours, persuadés qu'ils sont que la prochaine guerre ne viendra pas: «L'homme armé, car il est armé presque inutilement aujourd'hui [1835], les Grandeurs éblouissantes des conquérants sont peut-être éteintes pour toujours. Leur éclat s'affaiblit, je le répète, à mesure que s'accroît dans les esprits, le dédain de la guerre, et, dans les cœurs, le dégoût de ses cruautés froides.» Et encore plus loin ce dangereux scepticisme: «De temps à autre, des bruits de grandes guerres s'élèvent et grondent comme un tonnerre éloigné; mais ces nuages impuissants s'évanouissent, ces trombes se perdent en grains de sable, en traités, en protocoles, que sais-je! La philosophie a heureusement rapetissé la guerre; les négociations la remplacent; la mécanique achèvera de l'annuler par ses inventions.»

Vigny et la religion de l'honneur ou l'amour du métier des armes

La présente étude ne se justifie vraiment que par les considérations de l'écrivain sur l'honneur. Je suis per-

suadé que les écrits du capitaine Vigny ont donné naissance aux plus belles carrières militaires et éveillé les sentiments les plus profonds de nombreux officiers de valeur.

«L'homme qui suit la religion de l'honneur devient un saint sans dieu», d'où, chaque guerre a ses «Saints et Martyrs de la religion de l'Honneur. [...] L'Honneur, c'est la pudeur virile, c'est la conscience, mais la conscience exaltée. [...] L'honneur, c'est la poésie du devoir. [...] Il (l'Honneur) produit des actes de bienfaisance que l'évangélique charité ne surpassa jamais; il a des tolérances merveilleuses, de délicates bontés, des indulgences divines et de sublimes pardons. Toujours et partout il maintient dans toute sa beauté la dignité personnelle de l'homme.»

Dès son entrée à l'armée, Vigny est frappé par les servitudes et, parmi celles-ci, il choisit comme sujet de méditation la rigueur intransigeante et la discipline. «Cette simplicité des mœurs, cette pauvreté insouciant et joyeuse de tant de jeunes gens, cette vigoureuse et saine existence, sans fausse politesse ni fausse sensibilité, cette allure mâle donnée à tout, cette uniformité de sentiments imprimés par la discipline, sont des liens d'habitude grossiers, mais difficiles à rompre, qui ne manquent pas d'un certain charme inconnu aux autres professions. J'ai vu des officiers prendre cette existence en passion au point de ne pouvoir la quitter quelque temps sans ennui, même pour retrouver les

plus élégantes et les plus chères coutumes de leur vie. Les régiments sont des couvents d'hommes, mais des couvents nomades; partout ils portent leurs usages empreints de gravité, de silence, de retenue. On y remplit bien les vœux de Pauvreté et d'Obéissance. Le caractère de ces reclus est indélébile comme celui des moines, et jamais je n'ai revu l'uniforme d'un de mes régiments sans un battement de cœur.» De la rudesse des services auxquels le soumet son métier, il profite d'une éducation qui est «la seule qui donne à l'âme son élévation et sa forme définitive».

Un tendre sentiment de dévotion habite Vigny qui commande à des humbles: «Je crois que ce qu'il y a de plus pur dans nos temps, c'est l'âme d'un soldat pareil, scrupuleux sur son honneur et le croyant souillé par la moindre tache d'indiscipline ou de négligence; sans ambition, sans vanité, sans luxe, toujours esclave et toujours fier et content de sa Servitude, n'ayant de cher dans sa vie qu'un souvenir de reconnaissance.»

«Or, durant quatorze années que j'ai vécu dans l'Armée, ce n'est qu'en elle, et surtout dans les rangs dédaignés et pauvres de l'infanterie, que j'ai retrouvé ces hommes de caractère antique, poussant le sentiment du devoir jusqu'à ses dernières conséquences.» Combien la réflexion suivante est actuelle et éternelle: «Je ne puis m'empêcher de dire combien j'ai vu de souffrances peu connues et courageusement portées par une race

d'hommes toujours dédaignée ou honorée outre mesure, selon que les nations la trouvent inutile ou nécessaire.»

N'avons-nous pas tous ressenti, sous l'uniforme, cette simple vérité: «Le sentiment de l'abnégation dans le devoir et l'obéissance est bien plus beau que le sentiment de la liberté entière, qui est égoïste, orgueilleux, sauvage; le sentiment de la discipline est plus humble, plus chrétien.»

A la lecture des merveilleuses pages de ce capitaine, des figures remarquables me reviennent en mémoire et je suis étreint par un profond sentiment d'admiration pour certains et de dédain pour d'autres: «Un corps composé d'hommes intelligents, énergiques, de sentiments dignes. [...] Combien de fois, dis-je, ce vieux soldat vaut-il mieux avec sa résignation, que nous autres, jeunes officiers avec nos ambitions folles!»

Vigny a aussi ressenti la déception devant le comportement de certains camarades de service: «Il est commun de voir un homme renoncer à l'honneur de sa vie pourvu qu'elle ait de l'éclat.»

Il a le courage, en 1827, «... de rompre avec un milieu où l'avancement est l'unique foi qui anime ces hommes de discipline dépourvus de pensée et prêts à tout faire pour le grade». Quitter l'armée, ce sevrage a dû être particulièrement dur à Vigny, car une forte nostalgie se dégage de ses textes: «... et je cherchais à me rendre compte de cette sorte d'aimant qu'il y

a pour nous dans l'acier d'une épée. C'est une attraction irrésistible qui nous retient au service malgré nous, et fait que nous attendons toujours un événement ou une guerre. [...] Chaque année apportait l'espoir d'une guerre; et nous n'osions quitter l'épée, dans la crainte que le jour de la démission ne devînt la veille d'une campagne. [...] La guerre console par son éclat des peines inouïes que la léthargie de la paix cause aux esclaves de l'Armée.»

En dépit d'une trop brève carrière militaire, il a si bien vécu ce métier des armes qu'il a été transcendé par celui-ci, moralement et physiquement. Dans une certaine mesure, il a senti la «volupté» qui fait partie de cette vocation: «Une lutte qui est la source de mille voluptés inconnues au reste des hommes, et dont les triomphes intérieurs sont remplis de magnificence; enfin c'est l'Amour du Danger! [...] Le tempérament c'est l'imagination des corps. La volupté de l'âme est plus longue, l'extase morale est supérieure à l'extase physique.»

On ne saura jamais combien de jeunes hommes intelligents et de grande culture sont allés sereins au sacrifice, durant la Première Guerre mondiale, par dévotion pour le Maître d'Honneur qu'était Vigny. Le soir précédant la bataille, retirant de leur cantine un livre jauni et humide, ils se pénétraient de ces affirmations: «Citoyen, qu'est-ce que l'honneur veut que je fasse?» ou: «Souvenez-vous qu'il est permis de rompre une chaîne de galérien, si l'on peut, mais non une

parole d'honneur. [...] La gloire passe par l'honneur, et l'honneur, c'est la fidélité inconditionnelle. [...] Il y a quelque chose d'aussi beau qu'un grand homme, c'est un homme d'Honneur!»

Les armées évoluent et évolueront encore, Vigny le savait, le pressentait, aussi souhaitait-il au moins que dans l'avenir «la plus pure des religions ne tente pas de nier ou d'étouffer ce sentiment de l'Honneur qui veille en nous comme une dernière lampe dans un temple dévasté!»

Vigny et la nature humaine

Vigny a largement profité de ses années de service pour apprendre à mieux connaître la nature humaine: «Telle qu'elle est, l'Armée est un bon livre à ouvrir pour connaître l'humanité; on y apprend à mettre la main à tout, aux choses les plus basses comme aux plus élevées; les plus délicats et les plus riches sont forcés de voir vivre la pauvreté et de vivre avec elle, de lui mesurer son gros pain et de lui peser sa viande. Sans l'Armée, tel fils de seigneur ne soupçonnerait pas comment un soldat vit, grandit, engraisse toute l'année avec neuf sous par jour et une cruche d'eau fraîche, portant sur le dos un sac dont le contenant et le contenu coûtent quarante francs à sa patrie.»

Il a observé d'un œil critique les fautes communes à certains chefs qui cherchent à abuser leurs subordonnés.

Qui d'entre vous n'a pas connu ces officiers qui, dénués de toute personnalité, cherchent à ressembler à un supérieur qui s'est imposé à leur mémoire? «Je ne me sens pas assez de modestie, je l'avoue, pour croire gagner beaucoup en prenant quelque chose de l'allure d'un autre et en posant dans une attitude grandiose, artistement choisie, et péniblement conservée aux dépens de bonnes inclinations naturelles et d'un penchant inné que nous avons tous vers la vérité. Je ne sais si de nos jours il n'est pas fait quelque abus de cette littéraire singerie; et il me semble que la moue de Bonaparte et celle de Byron ont fait grimacer bien des figures innocentes. La vie est trop courte pour que nous en perdions une part précieuse à nous contrefaire. Encore si l'on avait affaire à un peuple grossier et facile à duper! Mais le nôtre a l'œil si prompt et si fin, qu'il reconnaît sur-le-champ à quel modèle vous empruntez ce mot ou ce geste, cette parole ou cette démarche favorite, ou seulement telle coiffure ou tel habit. Il souffle tout d'abord sur la barbe de notre masque et prend en mépris votre vrai visage, dont, sans cela, il eût peut-être pris en amitié les traits naturels.» Vigny observe encore d'autres comportements, habituels aux officiers de carrière: «...il continua son récit avec cet air affecté d'insouciance que de longs services donnent infailliblement, parce qu'il faut montrer à ses inférieurs le mépris du danger, le mépris des hommes, le mépris de la vie, le mépris de la mort et

le mépris de soi-même; et tout cela cache, sous une dure enveloppe, presque toujours une sensibilité profonde. La dureté de l'homme de guerre est comme un masque de fer sur un noble visage, comme un cachot de pierre qui renferme un prisonnier royal.» Vigny peut être assez dur dans ses jugements, sarcastique ou faire preuve d'humour: «Les hommes d'action s'étourdissent par le mouvement, pour ne pas se fatiguer à achever des idées ébauchées dans leur tête. Doués d'un peu plus de force, il s'assoiraient ou se coucheraient pour penser. [...] Un des plus grands malheurs qui puisse arriver à un homme, c'est d'être populaire. La popularité est un signe infaillible de sa faiblesse pour un côté de l'esprit. C'est par la partie commune de son être qu'il est populaire. [...] La sottise collective est le meilleur ferment qui suscite dans une âme fière le sens de sa propre supériorité; et sur cette supériorité se greffent instinctivement le mépris et le repli, seules armes contre l'épaisseur des groupes et des foules. [...] Un sentiment doux et triste remplit mon cœur... je pense aux douleurs qui nous ont fait éprouver une trop grande défiance de la méchanceté de nos frères. [...] Ce n'est que lorsqu'un homme est mort qu'on croit à sa maladie dans un régiment.»

En d'autres pages, Vigny s'exprime au sujet des «Orateurs de café et de billard» puis des chefs qui «... l'esprit tourmenté du passé et attendant peu de chose de l'avenir, cèdent trop aisément à la tentation d'amener

quelques désœuvrés à la lecture des secrets de famille et des mystères de leur cœur». L'écrivain connaît aussi les sentiments de pitié, de miséricorde et de compassion: «La faible race humaine qui passe sa courte vie à se défendre contre les éléments. [...] Une maladie grave a ceci de contraignant qu'elle s'empare du corps et de l'âme. Douleurs et pensées se mêlent au sang. Tout se corrompt en même temps. Cela se traduit par une angoisse, dont le malade cherche à se distraire. [...] Dans les temps les plus vicieux de l'histoire, je crois que la majorité est consciencieuse et cherche le vrai et l'honnêteté.»

Du caractère à la méditation profonde

Ce sont peut-être ces citations qui inclineront le plus les lecteurs à lire Vigny et à méditer ces vigoureuses et profondes affirmations relatives au caractère de l'officier: «Il se forge cette volonté qui lui permettra de dominer à l'avenir les échecs pour les dissoudre enfin dans le mépris. [...] La volonté doit être la plus forte, le plaisir qu'on ressent à triompher de soi-même donne le courage de persister. [...] Le vouloir est toute la vie. [...] Les grands caractères sont ceux qui luttent. [...] L'habitude du commandement me donnait sur eux un certain ascendant électrique senti dans le son de voix, le coup d'œil, le geste, l'attitude entière. [...] L'improvisation est opposée à la vocation du génie. [...] Indépendant

des intrigues, capables d'en imposer à l'émeute d'en bas et la corruption du haut.»

Vigny est comme fasciné par le destin, il parle volontiers du poids de la Destinée, de la certitude d'un destin irrévocable qui rend courageux. Parlant du destin de l'homme, il dit: «... l'un emporte l'autre comme la mer; l'autre est grand parce qu'il lui résiste. [...] Notre destinée de doute et de douleur, pourquoi, hélas? [...] L'ambition est la plus triste des espérances. [...] Il faut s'intéresser à ce qu'on laisse et non à ce que l'on fut.» Que propose-t-il alors? «Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même et que cette puissance, rien ne peut nous la ravir!»

Nous avons vu précédemment que le capitaine Vigny a peu d'estime pour les officiers beaux parleurs, «orateurs de café et de billard!» Il est tout aussi sévère pour l'art de la conversation: «C'est toujours un à-peu-près qui ne peut satisfaire que les esprits légers et faibles. [...] La conversation pesante et niaise dont la grosse écorce est tout de suite dépouillée et dont l'ennui n'est supportable que lorsqu'on est tout à fait abruti.» Ce sont là des paroles se situant entre le miel et le vitriol!

Méditation, solitude, Vigny nous donne là une grande leçon: «L'homme doit se concentrer tout entier dans la méditation solitaire. [...] La méditation que régénèrent le vent et le ciel. [...] Ma conscience est ma forteresse, simple demeure où tout est étude et

silence. [...] La solitude est sainte, la solitude est féconde, elle m'a toujours rendu toutes mes forces. [...] Cette paix qu'il faut pour que l'âme s'écoute penser. [...] Le penseur s'isole et n'attend d'assistance que de la forte foi dont il est embrasé. [...] L'ennui accable seulement les âmes vides.»

Les méditations suivantes intéresseront plutôt les aînés, les retraités «devenus indifférents à l'indifférence [...] se repliant dans la fierté de l'indifférence».

Une forte pulsion anime encore Vigny dans sa retraite campagnarde: «Un retour sur soi-même nous agite en secret, malgré nous, et gronde au fond de notre cœur.» Mais il n'est pas malheureux: «... je m'interromps pour jouir du silence de ma retraite». Il travaille cependant d'arrache-pied: «Croyez bien que mon silence n'est pas un repos!» L'homme arrivé au terme de sa carrière militaire «doit garder un silence décent et assister noblement au jugement de la postérité». Chaque pensionné qui a eu certaines responsabilités durant sa carrière devrait graver cette pensée dans sa chair vive et opter pour «... l'absence constante, inflexible, sans recours, sans intermédiaire, sans capitulation. Se vouer à la retraite, prononcer le vœu de solitude avec la ferveur d'un trappiste; demeurer indépendant, inoffensif et séparé. [...] L'année est écoulée. Je rends grâce au ciel qui a fait qu'elle se soit passée comme les autres, sans que rien n'ait altéré l'indépendance de

mon caractère et le sauvage bonheur de ma vie.»

Nostalgie du passé, déception, amertume et pessimisme

Vigny a connu la «lassitude de l'Armée». Il s'en explique: «Les événements que je cherchais ne vinrent pas aussi grands qu'il me les eût fallu. [...] La Destinée m'a refusé la guerre que j'aimais; j'ai fait *Servitude et Grandeur militaires*, avec le désir de hâter la destruction de l'amour de la gloire guerrière que je n'ai pu conquérir et que le temps détruira tout à fait. [...] Je pourrai faire voir aussi ce qu'il y a d'attachant dans la vie sauvage des armes, toute pénible qu'elle est, y étant demeuré si longtemps entre l'écho et le rêve des batailles. [...] Je quittai cette armée immobile par lassitude de voir que le temps ne m'amenait que des années vides d'émotions, de gloire et d'honneurs!»

Incontestablement, Vigny a ressenti comme un affront de ne pas avoir été invité au sacre, puis il a souffert de la lenteur de l'avancement: pendant treize ans, il est resté «planté en serre-file comme un roseau derrière une forêt de chênes. [...] Les fatigues et les ennuis ne me furent point épargnés, et qui trempèrent mon âme dans une patience à toute épreuve, en lui faisant rejeter ses forces dans le recueillement solitaire et l'étude.» En fait, Vigny garde l'impression d'avoir échoué et ne s'en remettra jamais complètement

malgré ses succès littéraires: «Le premier grand ratage d'une vie laisse sa trace ineffaçable comme l'échec du premier amour.» Il demeure ainsi avec

méprise, et que j'avais porté dans une vie tout active une nature toute contemplative. [...] Il est dans la nature des déçus de craindre le sort mauvais

ALFRED DE VIGNY

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES

BURINS DE DECARIS



ÉDITIONS
DE LA MAISON FRANÇAISE

une âme que le corps a du mal à porter et reconnaît très humblement: «Ce ne fut que très tard que je m'aperçus que mes services n'étaient qu'une longue

et de s'en garder par l'absence d'envie.» Un profond sentiment de nostalgie se dégage de ses méditations, même s'il veut se réjouir de la «fin du

nomadisme de la carrière militaire. [...] L'âme trouve quelque bonheur à se rappeler, dans un moment de calme et de liberté, les temps de peine et d'esclavage» et, plus loin encore: «Celui qui, jusqu'à la fin de ses jours, conserve toujours brûlant le feu sacré dans son cœur, est le plus grand et le plus malheureux des mortels. Une jeunesse éternelle flambe dans sa poitrine et attire à lui, d'âge en âge, les générations jeunes mais, plus elles l'adorent et plus les générations contemporaines l'abhorrent et s'éloignent de lui tristement avec une haine profonde et incurable. [...] Enfin je sentis ma conscience, je résolus de m'appuyer uniquement sur elle, de considérer les jugements publics, les récompenses éclatantes, les fortunes rapides, les réputations de bulletin, comme de ridicules forfanteries et un jeu de hasard qui ne valait pas la peine qu'on s'en occupât...»

Dans le titre donné à ce chapitre, je souligne le pessimisme de l'écrivain. Effectivement, il ne s'agit pas uniquement de l'amertume que chacun de nous ressent une ou plusieurs fois dans sa carrière et qui fait dire par exemple à Vigny: «Ils haïssaient particulièrement l'uniforme qui donne à tous le même aspect et soumet les esprits à l'esprit de l'habit et non à l'homme.» Non, il s'agit d'un pessimisme profond: «La religion du Christ est une religion de désespoir puisqu'il désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité. La foi est le respect de Dieu. L'honneur est le respect des hommes.

[...] La vérité de la vie? c'est le désespoir. [...] Va au bout de tout, au néant de toute chose de la vie. [...] La vie n'a qu'une chose de bonne en soi, c'est sa brièveté. [...] Il faut que l'homme de pensée s'élève d'un degré au-dessus de la pitié qu'il a de lui-même en abrégant sa vie. [...] Vieillir, souffrir, mourir. [...] Eh! qu'attendre d'un monde où l'on vient avec l'assurance de voir mourir son père et sa mère? d'un monde où deux êtres qui s'aiment et se donnent leur vie, il est certain que l'un perdra l'autre et le verra mourir.»

A l'occasion d'un deuil, il écrit cette phrase significative: «J'ai souffert avec vous en apprenant cette grande douleur qui vous frappe et comme je sais qu'il n'y a point de consolation, je ne tenterai pas de vous en donner.» Et les amis? Il classe ceux-ci en trois catégories, «... ceux qui l'aiment, ceux qui le trompent, ceux qui le détestent». Dernière confession attristante: «L'égalité de ma vie et l'égalité de mon caractère ont fait croire que j'étais parfaitement heureux.»

Sensibilité et tendresse

Je ne perds pas de vue que ce texte est destiné à une revue militaire et qu'il s'agit bien ici de ne se pencher que sur les méditations et réflexions d'un homme qui révèle son expérience du haut métier des armes. Seulement, pris par le tourbillon de la vie, beaucoup d'entre vous n'iront pas au-delà de la

lecture de cet article sur Vigny et penseront alors qu'il ne s'agissait en fait que d'un aigri de plus, bref une carrière décevante, sans plus... Je vous dois donc de présenter en fin d'article la facette de son caractère la plus sensible, la plus positive, romantique à souhait. S'adressant à une femme aimée: «Mes défauts ne m'empêchent pas d'être pénétré pour vous d'admiration et de tendresse.» Et, parlant de Marie Dorval: «Elle ne s'allume qu'au mouvement des autres. Son âme est une bulle de savon toujours emportée par le vent et colorée par les objets qu'elle rencontre. [...] Elle sourit à toutes les fleurs de son grand jardin. [...] La douceur reste le vrai climat de l'amour, voire sa condition. Il y a une intensité de la douceur qui laisse loin derrière elle les bourrasques de la brutalité; elle libère les émotions les plus subtiles, les plus aiguës qui répondent à son appel. [...] Je vous remercie d'être heureux! la tendresse recèle aussi son poids de bonheur. Le cœur est en nous comme une lampe pleine de parfums divins.» Son opinion relative au mariage est cependant assez négative: «Je ne suis pas pris par la vocation d'infirmier conjugal, ce n'est que lorsqu'on est marié que l'on comprend que la vie d'un homme ne lui appartient pas et qu'il ne lui est pas permis d'en faire une suite d'entreprises passionnées, de rencontres heureuses et de conversations choisies. Ses devoirs et ses affaires ont une voix si puissante qu'elle fait taire les mille voix de la fantaisie.»

Vigny jaloux de Lamartine

Comment ne pas évoquer enfin, petite diversion littéraire, Vigny jaloux de Lamartine? Il est jaloux de son génie au point de s'en prendre au physique du poète, notant que «son visage tient du cheval et du lévrier, avec une déloyauté pleine d'airs de franchise»! S'exprimant au sujet de la seconde édition des *Méditations* de Lamartine, Vigny écrit: «L'ensemble de ces nouvelles *Méditations* est fort inférieur aux premières; le ton est désuni et on a l'air d'avoir ramassé toutes les rognures du premier ouvrage et les essais de l'auteur depuis qu'il est né. [...] Son langage est souvent trop pompeux d'expression, mais c'est une manière de charlatanisme qui le sert parce qu'elle captive le médiocre. [...] Lamartine qui exprime des idées vagues en paroles pompeuses déclamées militairement. De là, il arrive qu'il en impose à quelques faibles d'esprit.»

*
* *

Trente années d'échecs dans les domaines social, sentimental et politique l'ont amené à cette philosophie de l'adversité au point de ne plus pouvoir savourer chez Lamartine «... les ondes chaleureuses de ce caractère».

J. D. S.